

place en cet endroit pour haranguer le peuple (*Guerre des Juifs*, II, 16, 3); plus tard, Titus, maître du temple, se place sur la partie occidentale du temple extérieur pour adresser une dernière sommation aux Juifs qui défendaient la ville haute: « Le pont était entre César et les Tyrans » (*Guerre des Juifs*, VI, 6, 2). Deux tours avaient été bâties aux extrémités du pont, l'une par Simon, du côté de Sion, l'autre par Jean, maître du temple, lorsque ces deux chefs étaient en guerre l'un contre l'autre (*Guerre des Juifs*, VI, 3, 2; VI, 8, 1); tous ces passages ne laissent aucun doute sur l'authenticité du pont. Sa fondation était antérieure à Hérode, puisqu'il avait été coupé du temps de Pompée, et probablement contemporaine de celle des murs du temple, à en juger par l'analogie de la construction. On a prétendu que l'usage de la voûte ne remontait pas si haut, mais cette objection tombe devant les découvertes de l'archéologie moderne, qui a retrouvé des voûtes dans les tombes égyptiennes de Thèbes, et dans les portes assyriennes de Khorsabad (*V. Robinson, Lat. res.*, p. 221-230).

Au delà des restes du pont, la muraille disparaît dans un massif de constructions modernes, propriété particulière que l'on nomme *Maison d'Abou-Saoud*, et dont la position à cheval sur la muraille du temple avait induit en erreur les ingénieurs anglais, et fourni à M. Williams des arguments contre l'existence du pont. Robinson, qui, en 1852, a obtenu l'autorisation de visiter cette maison, a pu étudier de ce point la direction de la muraille O. du temple, et de la partie de la muraille S. située à l'O. de la mosquée el-Aksa: ses observations ont montré que l'enceinte était partout en ligne parfaitement droite et sans interruption.

Faisant le tour de la maison d'Abou-Saoud, on gagne, à travers des ruelles tortueuses et étroites,

Le lieu où les juifs vont pleurer. C'est une petite place carrée, où l'on voit encore la partie la plus incontestée de l'ancienne enceinte; on la désigne en arabe sous le nom de Haï el-Mogharibeh (la muraille des Magrebins).

« Sur une hauteur de plus de 12 mètr., dit M. de Saulcy, la construction primitive est restée intacte; des assises régulières de belles pierres parfaitement équarries, mais en bossage, sont superposées jusqu'à 2 ou 3 mètr. du faite de la muraille. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur; parfois cependant des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts; à mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent, enfin chaque assise est en retraite de 5 centimètres sur l'assise précédente. La paroi de muraille, qui est laissée comme lieu de prière aux juifs, est comprise entre le mur d'enceinte du *Mehkémeh* (tribunal turc) et le mur d'enceinte d'une maison particulière (celle d'Abou-Saoud). Sa longueur, entre ces deux limites, est de 29 mètr. 70. On aperçoit au delà de ces murs infranchissables, la muraille antique se prolonger en droite ligne de 12 mètr. environ à droite et de 11 mètr. à gauche, c'est-à-dire vers le *Mehkémeh*. Au delà, les constructions modernes ont masqué la muraille du temple. Enfin le mur primitif est couronné à son sommet par quelques assises régulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille, accusant une construction assez récente... Sur la face du mur antique se montrent des entailles considérables, qui ont servi sans doute à appliquer un fronton à ce point de

l'enceinte sacrée. Ces entailles creusées en niche ont des dimensions différentes, peut-être ont-elles été pratiquées par Hérode? » (*ouvr. cité*, t. II, p. 191.)

C'est surtout le vendredi que les juifs se réunissent en grand nombre, en cet endroit, pour prier, réciter les lamentations de Jérémie, et arroser de leurs larmes les seuls restes de leur antique splendeur qu'il leur soit permis d'approcher. Cette coutume touchante remonte à une haute antiquité. Elle est mentionnée au XII^e siècle, par Benjamin de Tudèle; les Juifs, chassés de Jérusalem depuis Adrien, n'y furent plus admis qu'au temps de Constantin, et seulement une fois par an, le jour anniversaire de la prise de Jérusalem par Titus.

A l'angle S. de la petite place est un mur peu élevé et facile à escalader, d'où l'on peut redescendre dans une cour déserte, et de là dans une chambre obscure, où le docteur Barclay a signalé une porte, bouchée depuis longtemps, qui donnait dans l'intérieur du Haram: c'est celle que notre plan désigne sous le nom de Bab el-Mogharibeh. Josephé nous apprend (*Antiq.*, xv, 11, 2) que la muraille O. du temple présentait quatre portes, l'une conduisant au palais du roi (sur le mont Sion) en franchissant la vallée, deux donnant sur le faubourg (*εις τὸ προάστειον*), l'autre conduisant dans l'autre ville (*εις τὴν ἄλλην πόλιν*), en descendant dans la vallée par un grand nombre de degrés, et remontant de nouveau de l'autre côté. La première porte correspondait évidemment au pont, les deux suivantes étaient sans doute celles que nous mentionnons ici, et la suivante *Bab es-Silsiléh*, qui s'ouvre de l'autre côté du *Mehkémeh*, sur le prolongement de la rue de David, qui va de la porte de Jaffa au temple. Le faubourg était sans doute la partie de la ville située dans le Tyropœon, au pied des murailles du temple et de celles de Sion. Bab es-Silsiléh est la principale entrée du temple: elle

est double et ornée de colonnes torsées. En face, on voit une jolie fontaine.

Au delà de Bab es-Silsiléh, l'enceinte est de nouveau cachée par des maisons particulières. Le docteur Barclay, qui a pu, en sa qualité de médecin, en visiter plusieurs, a retrouvé partout des portions de murailles semblables au reste de l'enceinte. Au bout d'un *Bazar couvert* s'ouvre *Bab el-Kattanin* (la porte des marchands de coton), également de style sarrasin; c'est la plus rapprochée de la grande mosquée es-Sakhra, et celle d'où les chrétiens peuvent le mieux considérer le monument. C'est probablement la quatrième des portes mentionnées par Josèphe. Les deux portes précédentes et le reste du pont qui formait la première entrée, sont à égale distance l'une de l'autre, disposition régulière qui prouverait encore mieux leur identité avec les anciennes portes du temple. Bab el-Kattanin répond, selon la tradition, à la belle porte (*ὡραία πύλη*) où les apôtres Jean et Pierre guérirent un impotent (*Actes des apôtres*, III, 2). Au delà, s'élève un couvent de derviches, puis vient la ruelle qui conduit à *Bab el-Hadid*, puis le couvent des *derviches aveugles*, et Bab en-Nadhir, (la porte de l'inspecteur), où, selon la tradition musulmane, l'ange Gabriel attachait le cheval ailé Borak, la nuit où Mahomet monta au ciel. Enfin on atteint le Séraï, et Bab el-Ghawarinéh, où nous achevons notre tour de l'enceinte.

IV. Édifices divers.

La Citadelle (*el-Kal'ah*) ou **Tour de David**. (Il faut, pour la visiter, une permission du pacha, que l'on obtient facilement par l'entremise du consul de France).—La citadelle située près de la porte de Jaffa, à peu près au milieu de la muraille O. de la ville, est un assemblage irrégulier de tours carrées, entouré d'une muraille peu élevée du côté de la ville, et présentant un fossé

profond du côté de l'O., c'est-à-dire en dehors. Les tours qui s'élèvent au bord du fossé sont protégées de ce côté par un boulevard ou contre-fort oblique, qui s'élève du sol sous un angle d'environ 45°. Cette maçonnerie paraît antique, et peut être attribuée au temps des Romains. La tour N.-E., près de la porte de Jaffa, attire tout d'abord l'attention. C'est celle que les Francs appellent plus spécialement la tour de David, bien que ce nom soit donné souvent à toute la citadelle. La partie supérieure est moderne, mais toute la partie inférieure est construite de gros blocs taillés en bossage, dont quelques-uns mesurent de 3 à 4 mètr. de long, de 1 mètr. 50 à 2 mètr. de large et plus de 1 mètr. de haut. Ces pierres n'ont évidemment jamais été dérangées, ni renversées, ni rapportées, elles rappellent tout d'abord l'aspect des murailles du temple, bien que les blocs soient plus petits et moins fins. La hauteur de la partie antique au-dessus du fond du fossé est de 12 mètr. 19. La base est quadrangulaire, mais ce n'est pas un carré parfait, le côté E. mesurant 17 mètr. 20 et le côté S. 21 m. 40. A ces données de Robinson (*Bib. Res.*, t. Ier, p. 456), M. Porter ajoute que des fouilles récentes ont montré que, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus des fondations, la base de la tour est formée par le rocher lui-même, taillé en relief, et revêtu de pierres. (*Handb.*, p. 106.)

L'entrée de la tour est actuellement du côté de l'O. à peu près à mi-hauteur dans la muraille moderne. La partie antique ne présente aucune ouverture. Du haut de la tour, on embrasse du regard toute la ville et les collines environnantes. C'est une des meilleures stations pour étudier la topographie de Jérusalem. On voit sur sa plate-forme deux vieux canons qui ne servent plus qu'à tirer des saluts, et un mât élevé où flotte le drapeau rouge avec le croissant blanc.

La citadelle est évidemment la Tour de David du temps des croisés; les chroniqueurs de l'époque, l'écrivain arabe Medjred-Din décrivent nettement sa position et son aspect. Elle servit probablement de résidence aux rois latins de Jérusalem, et la tour figure sur leurs monnaies. Quand les musulmans renversèrent les fortifications en 1219, ils conservèrent la tour de David, qui garda son nom jusqu'au XVI^e siècle, où elle prit celui de Tour des Pisans, probablement parce qu'elle avait été réparée par des architectes de cette nation. Mais on peut sans crainte lui attribuer une origine plus ancienne. Sa position vers le N.-O., là où les pentes de Sion sont le moins escarpées, et la ville le plus accessible, près de la porte la plus fréquentée, fait croire facilement qu'en tout temps la citadelle de Jérusalem a été en cet endroit; non-seulement celle qu'Adrien avait fait reconstruire, mais aussi celle des anciens rois juifs, comme l'antiquité de ses substructions et son nom traditionnel l'indiquent.

La plupart des savants (Scholz, E. Robinson, Schultz, de Saulcy, etc.) sont également d'accord pour identifier la Tour de David avec la Tour Hippius, dont Joseph parle si souvent. Selon l'historien des Juifs (*Guerre des Juifs*, v, 4, 3), cette tour, qui avait été bâtie par Hérode, en mémoire d'un de ses amis mort en combattant, « était quadrangulaire (τετραγωνος), sa largeur et sa longueur, chacune de 25 coudées, et sa hauteur de 30; elle n'était nullement creuse (οὐδὲ μὲν οὐδὲ κενος). Au-dessus de la partie pleine (τὸ πλήρες) était un puits haut de 20 coudées destiné à recueillir l'eau de pluie. Au-dessus encore, une maison à deux étages, etc. En beaucoup d'autres épisodes du siège, la tour Hippius est mentionnée, et quand Titus victorieux donne l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le temple (*Guerre des*

Juifs, vii, 1, 1), « il fait respecter les tours qui surpassaient toutes les autres en hauteur, c'est-à-dire Phasaël, Hippius et Mariamme, et la seule partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'O. » Joseph en fait le point de départ de sa description des enceintes (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2); comme nous, les savants ont basé sur sa détermination leurs systèmes sur la topographie de Jérusalem.

Cependant, malgré l'accord presque général qui règne sur ce sujet, l'identité de la tour de David avec la tour Hippius a soulevé des objections sérieuses, que nous devons résumer (V. Bonar, *the Land of Promise*, p. 497, Londres, 1858). D'abord, selon Joseph, la tour Hippius est un carré parfait, la tour de David est un rectangle dont un côté dépasse l'autre de plus de 4 mètr. La tour Hippius n'a que 25 coudées (environ 13 m.) de côté, la tour actuelle en a 17 dans un sens et 21 dans l'autre. Robinson accuse trop facilement Joseph d'avoir écrit de mémoire, d'après des conjectures, avec des chiffres approximatifs. Ici, l'historien juif paraît au contraire très-net dans les mesures qu'il donne des tours Hippius, Phasaël et Mariamme. En tout cas, son défaut ordinaire n'était pas de diminuer les choses; ici il serait au-dessous des chiffres réels. De plus, la tour n'est nullement creuse à sa base, et M. Bonar dit qu'elle l'est. (Ceci paraît un peu en contradiction avec l'assertion de M. Porter.) Toutes ces raisons prouvent déjà que l'identité entre la tour de David et la tour Hippius n'est pas très-réelle, mais la tour de David pourrait être une des tours qui étaient voisines d'Hippius, (Phasaël, par exemple, qui avait 40 coudées (20 mètres) de côté), ce qui ne dérangerait pas beaucoup la position réelle d'Hippius et la disposition des enceintes. Mais ici viennent s'ajouter des difficultés beaucoup plus grandes: en établissant ses lignes d'attaques, Titus

« place son camp à deux stades de la tour Pséphinos, qui occupait l'angle N.-O. de la ville, et l'autre partie de l'armée se fortifie (ταξιθεται), en face de la tour appelée Hippius, également à deux stades de distance de la ville. » (*G. d. J.*, v, 3, 5). Où prendre ces deux stades? si c'est à l'O. ou au N.-O. de la tour actuelle, cette distance (370 mètr.) place le camp de la seconde moitié de l'armée dans la vallée de Gihon, c'est-à-dire dans un fond; si on les prend vers le S.-O., sur la hauteur, on tombe sur la route de Béthléem, en un point séparé de la place par toute la profondeur de la vallée. Il est peu croyable qu'un général place une armée de ce côté; de plus on attaque ordinairement les saillants, et la tour de David est dans un angle rentrant que la muraille dépasse assez loin vers le N.-O. Le dessein de Titus était de s'emparer d'abord de Bézétha (*Ib.* v, 6, 2); pourquoi attaquer un point aussi éloigné de son attaque principale? Ces arguments nous semblent d'un grand poids; on pourrait peut-être leur répondre toutefois que, pendant tout le siège, la tour Hippius ne paraît pas avoir été l'objet d'une attaque spéciale, et que cet autre corps d'armée, qui se fortifie (ταξιθεται) en face d'Hippius, est la seulement en observation pour assurer l'investissement de la place, qu'il faudra même plus tard compléter par un mur de circonvallation générale. Dans un autre passage (*Ibid.*, v, 4, 2), Joseph dit: « La muraille commençait au N. (κατὰ βορρην) à la tour Hippius, et s'étendait vers le Xystus. Il est difficile de considérer la tour de David comme étant au N. de la ville, ou comme étant le point de départ septentrional d'une muraille; on répond, il est vrai, qu'il faut entendre le N. du mont Sion (ce serait l'angle N.-O.), mais c'est là une acception difficile à admettre chez un auteur écrivant au temps de Joseph, lorsque la ville s'étendait bien loin au N.-O.; de

plus l'historien mentionne les tours Hippius et Pséphinus comme très-voisines, en face l'une de l'autre (*ἑπτάπυλοι*), il ne paraît pas y avoir de tours intermédiaires entre elles. Or, la tour de David est encore fort loin du point que devait occuper la tour Pséphinus, à l'angle N.-O. de la troisième enceinte. Toutes ces raisons sembleraient prouver qu'il faudrait reporter plus au N., c'est-à-dire au moins vers le couvent latin, à l'angle N. O. de l'enceinte actuelle, la position de la tour Hippius. C'est reporter du même coup de ce côté l'emplacement des tours Phasaël et Mariamne, et du palais d'Hérode, ainsi que l'origine du Tyropœon, que l'on place ordinairement à l'E. de la citadelle, près de l'église protestante. Que devient alors la citadelle? n'est-ce plus qu'une tour du temps des croisades, ou faut-il y reconnaître un reste de l'ancienne citadelle de David? Cette nouvelle manière de voir renverse donc tous les systèmes reçus sur les enceintes; un examen attentif du terrain et de nouvelles recherches peuvent seuls résoudre ces difficultés.

Il nous reste à mentionner rapidement quelques édifices que le touriste visite peu, mais qu'il rencontrera sur son passage dans les tournées diverses qu'il fera à travers la ville.

Tékkyéh el-Khasséki (le couvent de la Favorite), situé à l'E. du Saint-Sépulcre, non loin de la maison du mauvais riche, et près de la rue qui vient de la porte de Damas. Cet édifice, remarquable par ses trois portes en ogives trifoliées, ornées de riches stalactites, est complètement ruiné à l'intérieur; il a été élevé par la fameuse sultane Roxelane. Les chrétiens ont supposé depuis que cette reine charitable ne pouvait être que l'impératrice Hélène, et il est en général connu sous le nom d'hôpital de Sainte-Hélène :

Le tékkyéh des Derviches tourneurs, ancienne église de Saint-

Jean Évangéliste, situé au N. de la voie Douleureuse, au point culminant de la colline de Bézétha. On peut assister à leurs exercices, et, de leur minaret, on jouit d'une belle vue sur le temple.

Le Mehkéméh, ou tribunal, que nous avons mentionné au côté O. du Haram ech-Chérif, se distingue par un beau portail moresque.

Nous passerons sous silence l'hôpital autrichien, l'hôpital anglais, un grand nombre de couvents grecs, parce que ces édifices n'ont rien d'intéressant au point de vue architectural ou historique. Quelques voyageurs seront curieux de visiter la *synagogue*, située dans une des ruelles du mont Sion. L'hôpital de Rothschild s'élève près de là, à la crête du Tyropœon, en face de l'angle S.-O. du temple.

Les Hattes des lépreux sont situées sur un terrain qui s'étend en dedans des murailles du S., à l'E. de la porte En-Nébi-Daoud. Là, vit parquée une population de malheureux complètement séparés des autres habitants. La maladie dont ils sont atteints n'est pas la lèpre blanche, farineuse, dont parle la Bible, les symptômes qui en sont rapportés sont ceux de l'éléphantiasis. La maladie commence par la face, par le nez ou par les doigts. « La peau prend des teintes violacées et d'un gris rougeâtre; des bourgeons se forment dans le derme, donnant naissance à des abcès dont les cicatrices sont affreuses à voir, peu à peu les extrémités des membres tombent en lambeaux, la voûte du palais se perce, etc. » (Gérardy Saintine.) Les lépreux vivent entre eux, se marient entre eux; les enfants sont, dit-on, sains jusqu'à l'âge de puberté. Ils atteignent l'âge de quarante à cinquante ans. Dans ces dernières années, les médecins de l'hôpital anglais s'occupaient de leur donner des soins.

V. Citernes, aqueducs, etc.

Robinson (*Bibl. Res.*, t. Ier, p. 479)

fait remarquer que, bien que Jérusalem soit située dans une région de rochers calcaires, où les puits et les fontaines sont rares, bien qu'on ne connaisse aucune source dans la ville même, et qu'il y ait seulement trois petites fontaines dans la partie basse de la vallée de Josaphat, la ville ne paraît avoir manqué d'eau dans aucun des sièges qu'elle eût à soutenir. Toutes les armées assiégées souffrirent au contraire de la soif: celles de Pompée, d'Antiochus le Pieux et des croisés, grâce à l'habitude traditionnelle que les assiégés avaient de couvrir les fontaines à l'approche de l'ennemi. Joseph dit, il est vrai, que Titus ne manquait pas d'eau, mais c'est dans un discours qu'il adresse à ses concitoyens pour les engager à se rendre; il cite le fait comme une preuve que le ciel les a abandonnés, ainsi que cela est déjà arrivé du temps de Nabuchodonosor; d'ailleurs le témoignage de Dio Cassius (LXIV, 4) nous apprend que les Romains souffrirent réellement du manque d'eau. La ville, au contraire, n'en manqua jamais; elle périt par la famine, jamais par la soif; Guillaume de Tyr raconte que l'armée de Godefroy de Bouillon y trouva d'énormes quantités d'eau. C'était donc par des moyens artificiels que l'eau arrivait à Jérusalem, et ces travaux hydrauliques remontent à l'ancienne ville des Jésuséens, puisque David s'écrie au moment de l'attaque: « Qui conque se rendra maître du canal sera chef! » (II, Sam., v, 8). Ces provisions d'eau étaient assurées à Jérusalem par des citernes, des réservoirs et des aqueducs.

Citernes. — C'est à peu près la seule ressource actuelle de Jérusalem; mais toute maison importante a sa citerne, où les eaux de pluie, recueillies sur les terrasses ou dans les cours, sont conduites par des tuyaux. Ces citernes sont bâties en pierre, recouvertes d'une voûte avec une petite ouverture à la partie supérieure. Un

grand nombre paraît remonter à une haute antiquité. Les principales sont: celle du couvent copte à l'O. de l'église du Saint-Sépulcre, que l'on peut visiter moyennant un léger baghchich; on lui donne le nom de *citerne d'Hélène*; celle du couvent de la Flagellation; celle qui est en dedans de la porte de Damas, celle du couvent latin. Nous nous rappelons enfin qu'il existe d'immenses réservoirs sous le Haram ech-Chérif, dont parlent toutes les traditions de Jérusalem et que M. Barclay a pu entrevoir. Jérusalem possédait en outre des

Réservoirs découverts nommés aussi *piscines*, ou *étangs*, tels que la piscine dite de Bêthesda, près de la porte Sitti-Mariam (V. p. 791), une petite piscine, dite de *Bethsabée*, près de la porte de Jaffa, et que, grâce à son voisinage de la tour de David, on a supposé avoir appartenu à la maison d'urie (II, Sam., XI, 2). D'autres avaient été jusqu'à faire du Birket es-Soultan la piscine de Bethsabée. La belle Juive aurait en vérité bien choisi son endroit pour se baigner! La plus importante est connue sous le nom de

Réservoir d'Ézéchias (en arabe *Birket Hammam el-Bâtrak*, l'étang du Bain du Patriarche); il est situé près de la citadelle, au milieu d'un groupe de maisons, et appartenant à l'*Hôtel de Méditerranée*, d'où l'on pourra l'examiner. Sa profondeur n'est pas considérable, mais sa longueur est de 73 mèt. et sa largeur de 44 mèt. Des travaux exécutés dans le couvent copte, qui le borne du côté du N., ont montré qu'il s'étendait encore de 18 mèt. dans ce sens. Les murailles qui l'enserrent sont fort anciennes, selon Robinson. Il reçoit son eau par un conduit souterrain venant du Birket-Mamillah (V. p. 818). Cette circonstance et sa situation à l'O. de la ville correspondent manifestement avec ce que la Bible nous apprend du réservoir et du conduit construit par Ézéchias, pour amener dans l'O. de la ville les

eaux de Gihon (II, Chron., xxxii, 30; II, Rois, xx, 20). M. de Saulcy affirme que ce ne peut être l'étang d'Ézéchiass, parce que l'enceinte d'Ézéchiass n'embrassait pas cette partie de la ville. Mais il faudrait commencer par démontrer ce dernier point. Nous reconnaissons avec lui que c'est par une erreur évidente que Schultz a essayé d'identifier aussi le Birket el-Hammam avec la piscine *Amygdalon*, mentionnée par Josèphe. Celle-ci était au N. de la ville (*צוֹן בְּרִיקֵת*) près du monument du Prêtre-Jean (*G. d. J.*, v, 11, 4), et sans doute non loin de la porte de Damas.

Jérusalem possède aussi plusieurs autres piscines extérieures (Birket-Mamillah, Birket es-Soultan); elles seront décrites plus loin (p. 809) ainsi que les fontaines de la Vierge et de Siloé, quand nous conduirons le lecteur autour de la ville.

Aqueducs. — Plusieurs aqueducs ont certainement amené les eaux du dehors dans la Jérusalem antique; nous avons mentionné le conduit de Gihon; Josèphe en parlant « de la porte par laquelle l'eau était amenée à la tour Hippicus; » indique un conduit qui est sans doute le même que celui de Gihon et le conduit actuel du Birket-Mamillah? On pourrait y voir une preuve de l'identité de la citadelle avec la tour Hippicus, puisque ce conduit passe près de la porte de Jaffa. Josèphe ne nous dit pas cependant si cette porte et ce conduit étaient au S. ou au N. de la tour Hippicus. Cet aqueduc s'étendait au palais d'Hérode (*G. d. J.*, II, 17, 9) et peut-être jusqu'au temple. En creusant, il y a quelques années, les fondations de l'église protestante, on a trouvé des restes d'un aqueduc considérable qu'on a pu suivre vers l'E. sur une longueur de 200 mètr.; n'est-ce pas le même que l'aqueduc d'Ézéchiass et celui dont parle Josèphe?

Enfin l'ouvrage hydraulique le

plus important de Jérusalem était le grand aqueduc, dont on suit encore le tracé depuis le mont Sion, par-dessus la vallée de Hinnom, sur le mont du Mauvais-Conseil et jusqu'au delà de Bethléem (V. p. 809 et 829). Il pénètre dans la ville le long du Tyropœon, là on perd ses traces, mais les recherches de M. Wolcott et de M. Barclay ont à peu près démontré qu'il passe sous la chaussée qui croise la partie N. du Tyropœon pour pénétrer sous le Haram ech-Chérif, et se terminer dans ses réservoirs souterrains. Aujourd'hui l'aqueduc est sans usage et n'amène plus les eaux à Jérusalem.

VII. Excursions autour de la ville.

I. Côté de l'Est et du Sud. Vallées de Josaphat et de Hinnom. Mont des Oliviers, etc.

Il est utile de se munir de flambeaux, d'une longue pelote de ficelle, et même d'une petite échelle, si l'on se propose de visiter en détail le tombeau des prophètes et les grottes sépulcrales de la vallée de Josaphat.

En sortant par la porte Orientale, nommée par les chrétiens *porte Saint-Etienne*, et par les musulmans *Bab Sitti-Mariam*, on laisse sur la gauche une citerne en ruines qui porte le nom de *Birket-Hammam Sitti-Mariam* (la citerne du bain de Dame Marie), qui n'a aucun intérêt historique; à droite, on montre une plate-forme qui marquerait l'emplacement de l'église Saint-Etienne et le lieu où succomba le premier martyr. La tradition est ici en défaut. M. de Vogüé démontre très-bien, dans son bel ouvrage (p. 331), que le lieu traditionnel du martyr et l'église élevée au v^e siècle par l'impératrice Eudoxie étaient au N. de Jérusalem, en dehors de la porte de Damas, appelée alors *porte Saint-Etienne*. L'église fut rasée en 1187 par les croisés eux-mêmes, à l'approche de Saladin. On ne sait pourquoi le nom de saint Etienne

fut transporté plus tard à l'E., à la porte qui, pendant toutes les croisades, avait porté le nom de porte de Josaphat. On descend par un sentier en pente, et, traversant le torrent desséché du Cédron sur un petit pont en pierre, on arrive au pied du mont des Oliviers, au lieu nommé **Gethsémani** (saint Matthieu, xxvi, 30, 36; saint Marc, xiv, 26, 32; saint Jean, xviii, 1), qui porte encore aujourd'hui en arabe le nom de *El-Djesmanyeh*. Avant de visiter le jardin qui porte ce nom, on va, en remontant un peu à gauche vers le N., visiter un joli édifice gothique appelé le

Tombeau de la sainte Vierge.

La tradition qui place en Gethsémani le lieu où reposa le corps de la sainte Vierge entre sa mort et son assumption (contrairement à une décision du 11^e concile général tenu à Ephèse en 341, qui place en cette dernière ville le tombeau de la Vierge et de saint Jean), est de la même époque que celle du Saint-Sépulchre lui-même. Comme celui-ci, la petite chambre sépulcrale fut, au i^{er} siècle, séparée de la masse du rocher, de manière à former un édifice cubique, qui fut recouvert d'une église. Celle-ci est mentionnée au v^e siècle par saint Jean Damascène, au vi^e siècle par Arculphe et au viii^e par Willibald; elle fut détruite soit par Hakem, soit pendant le siège de 1099; mais un des premiers soins de Godefroy de Bouillon fut de la relever et d'établir un couvent dans ce lieu. Le couvent fut détruit en 1187 par Saladin, mais l'église fut épargnée, à cause de la vénération que les musulmans professent pour la sainte Vierge (*Sitti Mariam*). Nous la voyons donc encore aujourd'hui telle qu'elle fut construite au commencement du xii^e siècle (V. de Vogüé, p. 305 à 313). — Elle appartient maintenant aux Grecs et aux Arméniens, et elle est ouverte le matin et les jours de fête.

L'église proprement dite est sou-

terrain. « Le porche extérieur, la seule partie visible du monument, a la forme d'un gros cube de maçonnerie de 8 mètr., environ en tous sens. La façade principale, flanquée de deux contre-forts romans, est vers le S. Elle est percée au centre d'une porte dont l'archivolte est en ogive, fortement ébrasée et sillonnée de nombreuses moulures; une seconde archivolte, également à nervures multiples, l'encadre à une certaine distance: un tailloir commun reçoit la retombée de ces différents arcs; quatre colonnettes de marbre blanc à chapiteaux foliés sont engagées dans l'angle rentrant des jambages. Un petit mur, percé d'une porte basse, a été élevé en avant de la grande porte. Une corniche couronnait tout l'édifice; elle a disparu, et il n'en est resté qu'une série de modillons d'une forme purement romane (de Vogüé, p. 311). Un escalier de 40 à 50 marches descend dans l'église proprement dite, formée d'une seule salle d'environ 30 mètr. sur 8, totalement privée de sculptures, et terminée à ses deux extrémités par une abside demi-circulaire au tiers de sa longueur; du côté de l'E. se trouve l'édicule carré qui contient le tombeau de la Vierge. A l'intérieur, sur la paroi E., est taillée une sorte de banquette où fut déposé le corps. — En remontant l'escalier, on voit à droite une chapelle, considérée comme le tombeau de saint Joseph, et quelques marches plus haut, à droite et à gauche, deux autres chapelles désignées comme les tombeaux des parents de la Vierge, saint Joachim et sainte Anne. M. de Vogüé a démontré que cette attribution est erronée et que ces chapelles ont servi de sépulture à plusieurs personnages de la dynastie latine de Jérusalem (*ibid.*, p. 310). Leur disposition architecturale prouve d'ailleurs qu'elles n'ont aucun rapport avec l'hypogée primitif.

A côté du tombeau de la Vierge